

Astérios Spectacles présente

BOUCHES COUSUES

Une création de et par **Olivia Ruiz**

PRÉSENTATION

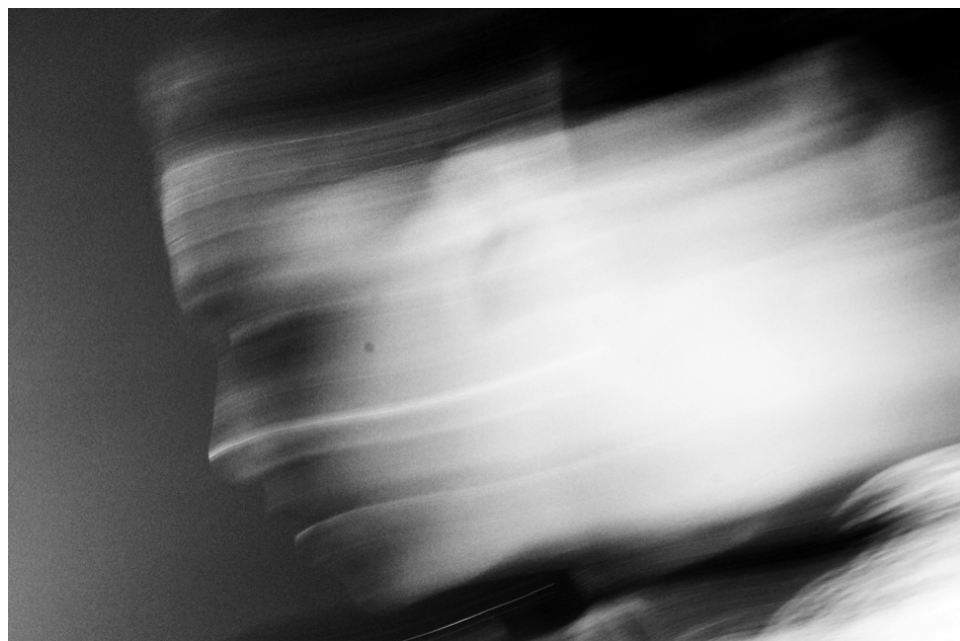
Olivia Ruiz est une artiste protéiforme. Nous l'avons (presque) tous découverte jeune femme débordante d'énergie scénique et malicieuse « femme chocolat ». Mais la même Ruiz a grandi, et à chaque âge ses préoccupations.

Depuis cette année 2006 qui la couronne en tant qu'auteure-compositrice- interprète, elle n'a cessé de multiplier les moyens d'expression. Elle cherche. Elle expérimente. Elle explore. Elle apprend.

Elle tisse fil à fil son lien à son histoire : « Voilà ce qui me hante. Depuis toujours. L'héritage. Le muet, le silencieux, le pudique, le secret, le non-dit, le moche, le beau, l'évident, le généalogique, le génétique, l'historique, le géographique. L'héritage que l'on reçoit et celui que l'on offre, celui qu'on subit et celui qui nous forge, le vrai et le fantasmé, celui qui nous aide et celui qui nous pèse. »

En 2016, elle concentre sur le thème de l'identité et de la migration le sujet de la tragédie musicale Volver, qu'elle co-écrit avec le chorégraphe Jean- Claude Gallotta. Sa performance est saluée par la critique. Pour beaucoup de "produits" de l'exil, le mouvement devient un ancrage, faute de mieux ».

L'actualité résonne chez Olivia Ruiz. Parce qu'elle y voit une répétition de l'histoire. Une répétition de l'histoire et des histoires qu'elle a lues et entendues. Des histoires qui ont emprisonné les siens, qui en emprisonnent d'autres aujourd'hui encore, comme si le passé ne nous faisait tirer aucune leçon de ces tragédies.



C'est le point de départ de l'idée d'Olivia Ruiz pour proposer cette « création originale » à travers différents lieux culturels de France entre autres, autour des sons qui la lient à cette Espagne mutilée et flamboyante. »

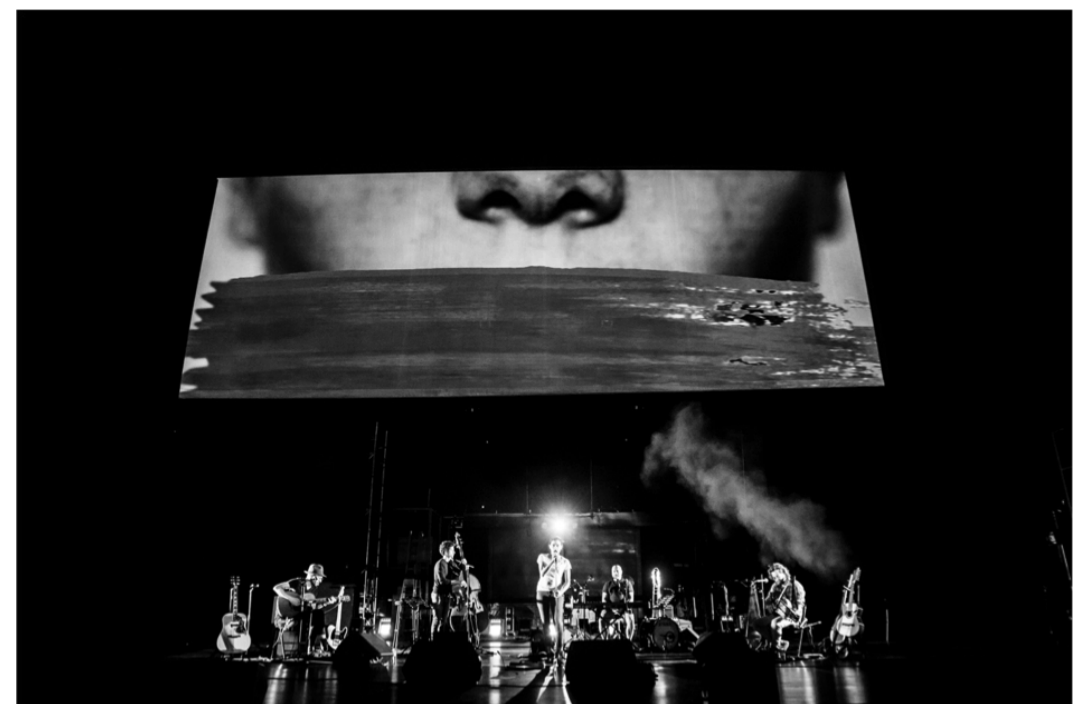
« BOUCHES COUSUES », une création originale d'Olivia Ruiz en association avec le Théâtre+Cinéma Scène nationale Grand Narbonne.

Derrière l'interprète de « La femme chocolat » ou plus récemment de « Mon corps mon amour » se cache une femme délibérément empreinte de ses racines et cherchant à reconnecter les fils arrachés par l'histoire de l'exil.

Un concert comme un voyage poétique sur la thématique dessinée par Olivia dans « Bouches cousues » : le déracinement et la quête identitaire.

« J'ai compris très tôt que savoir d'où je venais deviendrait une question centrale dans mon développement artistique et personnel. La première fois que j'ai chanté en espagnol, mon timbre s'est teinté d'une rugosité propre aux tragédies. Cela s'est imposé si violemment que même l'enfant que j'étais sentit qu'il y avait là quelque chose à creuser. »

« Dans ma famille, on parle (fort) pour ne rien se dire, on ne pleure pas, on ne se plaint pas, on ne crie pas au monde qui on est. On se fait le plus petit possible en dehors de la maison, on ne la ramène pas. Et personne ne s'arme comme étant espagnol. Mais moi, évidemment, il fallait que je la ramène. Cette Espagne « qui poussait un peu sa corne » en moi, m'interpellait au plus haut point. Trois de mes quatre grands-parents étaient nés là- bas et quasiment personne ne revendiquait cette empreinte, à l'exception de mes grand-mères, et encore. Ma quête commença à peu près ainsi... »



TEASERS (© Rod Maurice):
Rapide aperçus du concert «Bouches Cousues», présenté sur la Scène nationale Grand Narbonne ([ICI](#))



En tournée, Olivia Ruiz chante les non-dits de l'exil

La chanteuse et romancière présente un nouveau concert-spectacle

MUSIQUE

Dès ses débuts, Olivia Blanc a montré à quel point comptait pour elle ses origines espagnoles et les cicatrices de l'exil subi par ses grands-parents. D'abord, en adoptant comme nom de scène le pseudonyme de Ruiz, en hommage à sa grand-mère. Puis en n'hésitant jamais à évoquer l'héritage familial quand, il y a quinze ans, la mère de Marseille (Aude), ex-demi-finaliste de la première édition de la «Star Ac», connaissait un premier triomphe... l'album La Femme chocolat (2005), vendu à plus de 1,2 million d'exemplaires - en s'imposant chanteuse pop à la fantaisie malicieuse. «Je me sens porteuse de l'exil de mes grands-parents», confiait-elle ainsi au Monde, en 2006, en rappelant que trois d'entre eux avaient fui la guerre civile et la dictature franquiste. Les aïeux faisant tout ensuite pour tair ces blessures.



L'ex-«femme chocolat» à l'excentricité burlesque (redevue virale sur TikTok récemment grâce à un extrait vidéo du titre Elle panique) surgit en passionaria ibérique portant le deuil de ces silences. Chignon tiré, pantalon et haut noirs, élégance grave de Gitane, elle a choisi d'habiter un répertoire majoritairement hispanophone pour évoquer ces luttes et ces drames.

Elle reprend aussi bien l'hymne anarchiste «En la plaza de mi pueblo» que le tube «Porque te vas», de Jeanette

drement le Porque te vas, de Jeanette, devenu tube de l'été 1976 grâce au film Cria cuervos, de Carlos Saura, et des titres (Volver, Eliseo) en mi) remis en lumière par les films de Pedro Almodovar. Cette variété d'émotions, de la plus pugnace à la plus nostalgique, est valorisée par la subtilité d'un quatuor de multi-instrumentistes: Vincent David, Frank Marty, David Hadjadj et Mathieu Denis. Privilégiant une chaleur acoustique, leurs clairs-obscur jouent de nombreux effets chromatiques grâce à l'utilisation d'une scie musicale, de cuivres, d'une nyckelharpa (sorte de vieille suédoise), d'un charango... Un instrumentarium qui profite aussi aux chansons originales d'Olivia Ruiz dissimulées dans ce répertoire de reprises. Des morceaux - Non-dits, Les Météores, Six mètres, Le Blanc du plafond, De toi à moi, ou une très touchante version de l'aine des pieds - qui rappellent que, même dissimulés par la fantaisie, les antécédents familiaux marquent depuis toujours la sensibilité de l'artiste.

STÉPHANE DAVET
En tournée jusqu'au 15 avril 2022.

Un concert suprême et inédit de John Coltrane

Une interprétation rare de l'album «A Love Supreme», enregistrée en 1965 à Seattle

JAZZ

Un inédit de John Coltrane! Pas n'importe quel inédit, non. Une version live de l'œuvre-phare du «dernier» Coltrane: A Love Supreme. Laquelle fut enregistrée d'une (presque) seule traite en une séance, le 4 décembre 1964 par le quartette (historique) de l'illustre saxophoniste (tout cela vu d'aujourd'hui): McCoy Tyner au piano, Jimmy Garrison, contrebasse, Elvin Jones, batterie. Aux manettes, essentiel, Rudy Van Gelder, magicien des studios, des micros et du son.

L'inédit retrouvé est une captation perdue pendant soixante ans, enregistrée au Penthouse de Seattle, datée du 2 octobre 1965. Entre la version princeps (en studio) et la captation perdue, le quartette n'a joué qu'une fois A Love Supreme. Au Festival d'Antibes-Juan-les-Pins (Alpes-Maritimes), le 26 juillet 1965. Nous n'en sommes toujours pas revenus. Nous avions 20 ans, il est vrai. L'illustre saxophoniste meurt à Huntington, New York, deux ans plus tard, le 17 juillet 1967. Né à Hamlet (Caroline du Nord) en 1926, il est âgé de 40 ans. Curiousement, sa mort semble toujours plus proche de nous.

Le 1er juin 1964, formidable accélération du quartette (historique), Coltrane vient d'enregistrer Crescent, six mois avant A Love Supreme. Le 23 novembre 1965, ce sera Meditations, avec Pharoah Sanders et Rashied Ali, second batteur. Elvin Jones tire sa révérence. En 1966, sortira Ascension, l'un des manifestes du free jazz (Archie Shepp, etc.), enregistré en réalité le 29 juin 1965. Ce fatras de dates pour dire le foisonnement de ces quelques mois, cette créativité saisissante.

Mais d'où tenaient-ils cette créativité? Cette fougue? Ce feu, dérobé à quels dieux, grands dieux? Coltrane ne boit pas, ne touche à rien, depuis longtemps. Sa seule substance est sa bibliothèque: philosophies, mystiques, mathématiques, digne d'un autodidacte, rien à voir avec la bibliothèque d'un agrégatif de philo. C'est la bibliothèque d'un chercheur qui veut depuis toujours «aller plus loin». Plus haut? La question se pose.

Au Penthouse, le quartette s'est adjoint un second contrebassiste (Donald Rafael Garrett, très reconnaissable à l'archet) et deux saxophonistes: Pharoah Sanders

et Carlos Ward. Le quartette augmenté reprend à la lettre les quatre mouvements de A Love Supreme. Sans répétition, vous voulez rire... Les mouvements s'amplifient, cherchent plus bas, bruits, cris, voix multipliées, tremblements, houle, plus haut, navette spatiale en transe. Public itou. Psalm, final solennel, revient à la sérénité voulue.

Bande retrouvée en 2013
La veille, 1er octobre 1965, Coltrane grave OM, œuvre dédiée, aux mystiques orientales. Son syncrétisme déroute. Même groupe avec un nouveau venu, Joe Brazil (fille), Joe Brazil? Sax originaire de Seattle, dont l'orchestre assure la première partie, au Penthouse. A raison de trois sets par nuitée sur une semaine, ça vous en ferait des inédits... Le seul soir où le groupe de Coltrane joue A Love Supreme, Joe Brazil se permet de brancher trois micros de pacotille. Joe doit changer de bande. Bande qu'il oublie, elle sommeille dans ses affaires, jusqu'à ce que Steve Briggs, autre sax de la ville, la retrouve, en 2013.

Un magazine américain de référence s'étonne que Coltrane n'ait pas «beaucoup défendu A Love Supreme en concert...» On croit rêver. L'esprit du marketing l'aura vraiment emporté! Coltrane dédie un hymne au Très-Haut. L'interprétation du quartette est proprement miraculeuse. Dehors - ils en sont très conscients -, à l'été 1964, après l'assassinat d'un jeune Noir à Harlem par un flic qui n'est pas en service, tous les quartiers noirs s'embrasent, notamment Watts... On ignorait qu'il fallait «défendre» l'album: contre quoi? contre quoi? Et signer les pochettes à la fin du concert?

L'inédit? Précieux maillon sauvé des eaux de l'oubli, plus une excellente occasion de méditer sur ce fétiche, la musique enregistrée... Le reste de la musique jouée? L'ensemble illimité de ses inédits perdus? Ou sa trace? Aujourd'hui, c'est plus simple, la question ne se pose plus. On enregistre absolument tout, et de petites individualités fiévreuses se tambouillent, chacun la sienne, force play-lists olé olé. On peut comprendre l'excitation que provoque le réveil d'un inédit perdu de Coltrane.

FRANCIS MARMANDE
A Love Supreme: Live in Seattle (Impulse!/Universal Music)



DANS UN THÉÂTRE DONT ELLE AIME LE ROMANTISME BRUT et la proximité qu'il offre avec le public, Olivia Ruiz livre sa nouvelle création musicale, du 19 au 23 octobre. Le Théâtre des Bouffes du Nord est un écrin parfait pour son «Bouches cousues», un spectacle qui mêle images et musiques, chansons de l'artiste et chants de la guerre civile espagnole, accompagnés par quatre multi-instrumentistes. Jérémie Lippmann a mis en scène ce voyage poétique qui évoque la quête identitaire, la résilience et la transmission. Ces bouches cousues, ce sont celles qui n'osent pas raconter les horreurs du passé et l'exil contraint. Cet écho à «La Commode aux tiroirs de couleurs», le livre où Olivia Ruiz narre de façon romancée l'histoire de ses grands-parents fuyant le franquisme, se veut aussi un message universel à ceux qui sont mis à l'écart. «Des sujets bien actuels, malheureusement, quand on voit ce qui se passe avec les migrants», souligne la chanteuse. Rencontre parisienne entre deux répétitions.

ELLE. DANS QUEL QUARTIER VIVEZ-VOUS?
OLIVIA RUIZ. À Montmartre depuis dix-huit ans. J'y aime les gens, par lesquels on doit se faire adopter, et l'environnement authentique.

ELLE. OÙ ALLEZ-VOUS PRENDRE UN BON CAFÉ?
O.R. Au Grain (11, rue Lepic, 18*), pour le café torréfié sur place, et l'accueil du patron, Jam, amoureux des bonnes choses! Je vais aussi chez Lou Pitchoun's (1, rue des Abbesses, 18*), bien situé et convivial.

ELLE. QUELS SONT VOS RESTAURANTS DE PRÉDILECTION?
O.R. Al Caratello (5, rue Audran, 18*), le meilleur italien du quartier. Nazir (56, rue des Abbesses, 18*) pour les salades, les omelettes et pour l'équipe. Momoka (24, rue Pigalle, 9*) pour ses udon et à La Boîte aux Lettres (108, rue Lepic, 18*) pour ses desserts.

ELLE. QUELLES SONT VOS ADRESSES SUCRÉES?
O.R. Les aficionados de sucré savent qu'il faut tout goûter pour se faire

LE PARIS DE...
OLIVIA RUIZ

SON NOUVEAU SPECTACLE, «BOUCHES COUSUES», SE JOUERA À LA FIN OCTOBRE AUX BOUFFES DU NORD. EN ATTENDANT, LA CHANTEUSE NOUS LIVRE SES ADRESSES MONTMARTROISES PRÉFÉRÉES.

PROPOS RECUEILLIS PAR SABINE ROCHE

un carnet d'adresses. Pas compliqué pour une gourmande comme moi! J'aime le saint-honoré de Stohrer (51, rue Montorgueil, 2*), les chocolats la Mère de Famille (23, rue Lepic, 18*), le flan de la boulangerie Alexine (40, rue Lepic, 18*), la tarte au citron de Gilles Marchal (9, rue Ravignin, 18*), le carrot cake de Rose Bakery (46, rue des Martyrs, 9*), les choux de Boris Lumé (28, rue Lepic, 18*), les babkas du Pain retrouvé (18, rue des Martyrs, 9*)... Et je pourrais en nommer encore!

ELLE. QUELS SONT VOS SPOTS MODE?
O.R. La Citadelle (1, rue des Trois-Frères, 18*), pour les marques engagées, mais comme beaucoup de femmes pressées, je suis une adepte des grands magasins. Sinon, je suis toujours à la recherche de seconde main et de créateurs qui adoptent une démarche responsable.

ELLE. QUELLES SONT VOS ADRESSES BEAUTÉ?
O.R. Je fréquente peu les instituts par manque de temps, mais j'ai mes produits chouchous comme la gamme Sanoflore bio (sanoflore.fr), les capsules hydratantes de La Bioesthétique (labioesthetique.fr) ou les cosmétiques bio à prix très doux Avril (56, rue Saint-Antoine, 11*).

ELLE. VOS LIBRAIRIES FAVORITES?
O.R. J'aime la Librairie de Paris (7, place Clichy, 17*) pour les livres bilingues, l'ambiance hors du temps de Shakespeare & Co (37, rue de la Bûcherie, 5*) et Temps Libre (28, rue Lepic, 18*), pour la B.D.

ELLE. AVEZ-VOUS DES REPAIRS DÉCO?
O.R. Chez moi, il y a beaucoup d'artisanat rapporté de voyages. J'ai des lampes faites par le père de mon fils et une outre sculptée par le créateur lumière des Têtes Raides, Francis Terrade alias Fantôme.

AVANT-PREMIÈRES PARTOUT EN FRANCE LE 1ER NOVEMBRE
VALÉRIE LEMERCIER
Aline
UN FILM DE Valérie Lemerrier
LE 10 NOVEMBRE AU CINÉMA
CANAL+ Le Parisien MYTF1 Télérama audeminin

BEAUTÉ AVRIL
SHOPPING LA CITADELLE
STOCK
RESTAURANT AL CARATELLO
BAR LOUPITCHOUN'S
15 OCTOBRE 2021

Olivia Ruiz sur scène à Paris, dans l'écrin du théâtre des Bouffes du Nord. Opus 64

— La mémoire des républicains espagnols réfugiés en France est célébrée dans le spectacle *Bouches cousues* de la chanteuse.
— Olivia Ruiz poursuit ainsi son récit d'enfance conté dans son roman *La Commode aux tiroirs de couleur*.

Sa voix vibrante comme un grondement de tonnerre résonne avant même son entrée par l'arrière de la scène, mince silhouette vêtue de noir, au chignon austère, aux lèvres rouges. Olivia Ruiz fait rouler les *rr* du chant de lutte espagnol *El paso del Ebro*, accentuant chaque onomatopée guerrière: « *Rumba la rumba la rum bam bam !* » Sur des images en noir et blanc de la Retirada, exil de 450 000 républicains espagnols vaincus par les franquistes en 1939, elle chante la douleur de la migration lors de laquelle « *le corps précède l'âme de l'homme* ».

Bouches cousues, présenté à Paris dans l'écrin de vieilles pierres des Bouffes du Nord, part en tournée en France. Ce spectacle, mis en scène par Jérémie Lippmann, permet à Olivia Ruiz d'illustrer une mémoire familiale, entre Espagne et France. L'exil, qui a nourri l'écriture de son premier roman *La Commode aux tiroirs de couleur*, a longtemps été un non-dit dans l'histoire de la fillette de Marseillette (Aude).

Olivia se souvient avec tendresse de «Papi, Mamie, Tonton André», et du café familial où elle a grandi.

Trois de ses grands-parents ont dû fuir l'Espagne et s'installer dans une France qui les a parqués avec sévérité dans les camps glacés d'Argelès-sur-Mer (Pyrénées Orientales). Ils n'en parlaient pas. Pourtant, raconte-t-elle « *quand une chanson espagnole passait à la radio, c'était comme si une lumière s'allumait* ». Et de citer Pablo Neruda: « *Le déracinement pour l'être humain est une frustration qui atrophia la clarté de son âme* ».

De la clarté, des lumières, il y en aura beaucoup dans *Bouches cousues*. Signés Dimitri Vassiliu, des éclairages magnifiques aux chaudes touches, rouges, roses,



Olivia Ruiz chante l'exil et l'enfance

repères

Chanteuse, danseuse et romancière

1980. Naissance d'Olivia Blanc à Carcassonne

2001. Olivia Ruiz est demi-finaliste de la « Star Academy ».

2003. *J'aime pas l'amour*, premier album

2005. *La Femme chocolat*,

écrit avec Mathias Malzieu du groupe Dionysos, se vend à plus 1,5 million d'exemplaires et reçoit deux Victoires de la musique.

2010. Album *Miss Météores*.

2016. *Volver*, création avec le chorégraphe Jean-Claude Gallotta.

2017. Album *À nos corps aimants*.

2020. *La Commode aux tiroirs*

de couleur, son premier roman (JC Lattès), dépasse les 300 000 exemplaires (Le Livre de Poche, 192 p., 7,40 €). Il vient d'être adapté en BD, scénario de Véronique Grisseaux, dessins d'Amélie Causse & Winoc, (JC Lattès, 80 p., 17,90 €).

2021. *Bouches Cousues* est joué le 9 novembre à Levallois (Hauts-de-Seine), le 10 à Lille (Nord), le 19 à Segré (Maine-et-Loire), le 20 à Landivisiau (Finistère), le 28 à Creil (Oise)... puis en tournée jusqu'au 15 avril 2022.

voix parlent par sa bouche. L'une, en espagnol, au timbre intense, emphatique, aux graves profonds, proclame. L'autre, en français, chantée ou parlée, plus caressante, raconte.

Olivia, née Blanc, enfant de Marseillette « *petit village de l'Aude, en Occitanie, 600 âmes* », se souvient avec tendresse de « *Papi, Mamie, Tonton André* », et du café familial où elle a grandi. « *Les pensionnaires, les habitués/Les gens*

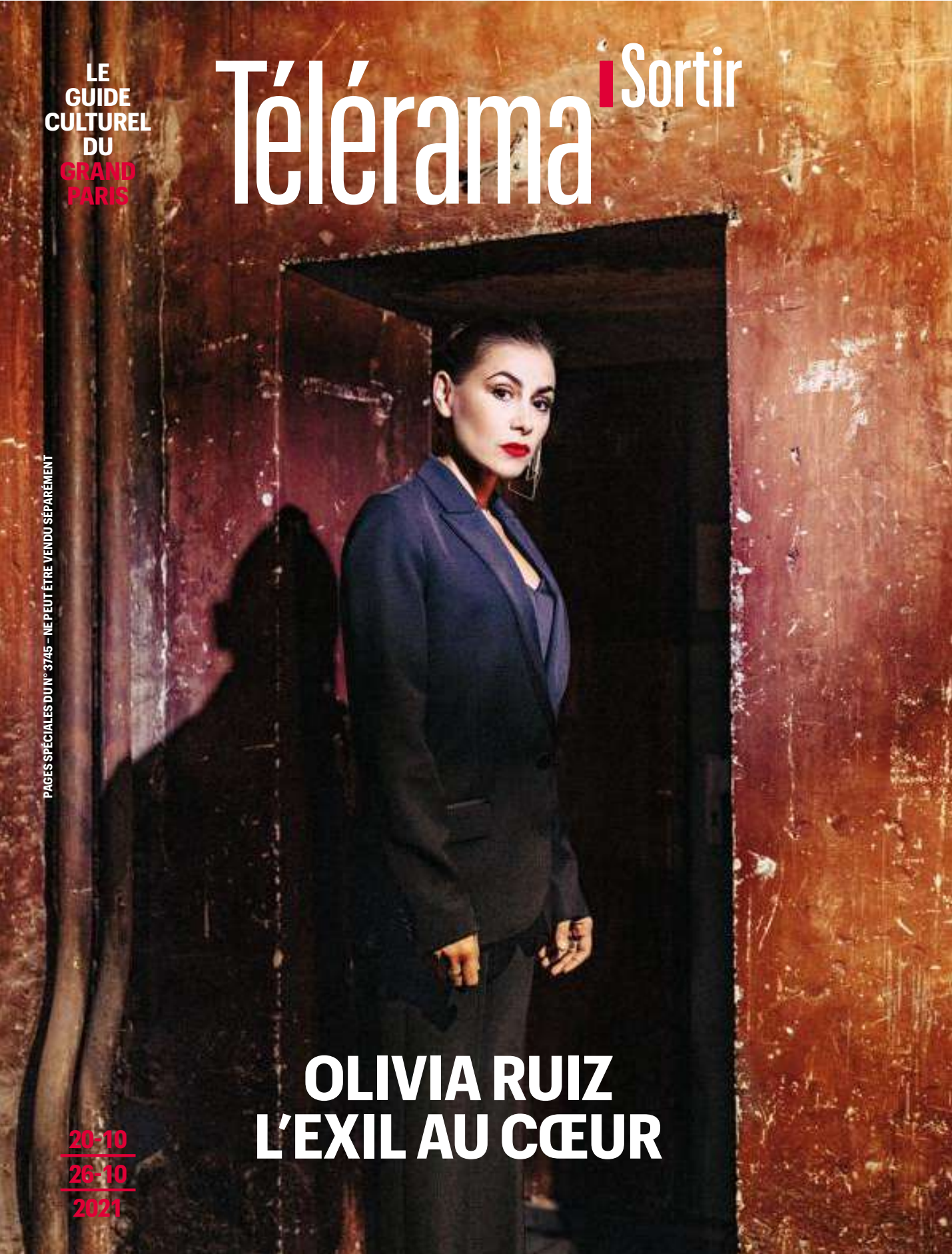
d'passage surtout l'été/Joyeux bordel dans mon café ». L'artiste convoque ses jeunes années turbulentes avec *J'traîne des pieds*, délicate chanson venue de l'album *La Femme chocolat*. « *Ecorché mon visage, écorchés mes genoux...* » Quittant le registre politique pour un timbre plus intimiste, elle dansera une valse nostalgique, et reprendra avec délicatesse *Non-Dits, Les Météores, De toi à moi*, autant de marqueurs jalonnant son par-

cours pop. *Six Mètres*, écrite pour elle par Allain Leprest, en est un temps fort. La chanson du poète décédé en 2011, joue sur un double sens: l'impitoyable compétition confrontée à la nécessaire générosité. De la métaphore sportive au plaidoyer collectif, Olivia Ruiz, ovationnée, interpelle un public conquis: « *S'y mettre, plus qu'à s'y mettre/Être ensemble, vainqueurs, tous ensemble!* » Nathalie Lacube

LE GUIDE CULTUREL DU GRAND PARIS

Télérama | Sortir

PAGES SPÉCIALES DU N° 3745 - NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT



OLIVIA RUIZ L'EXIL AU CŒUR

20-10
26-10
2021

En couverture

COMME UN BOOMERANG

C’était un tabou familial. Dans un livre puis un spectacle, la chanteuse exprime le besoin de revenir sur l’exil subi par sa grand-mère.

Une silhouette hiératique apparaît sur la droite de la scène. Costume noir, chignon serré, profil grave, Olivia Ruiz s’avance, solennelle, sur les paroles d’*El paso del Ebro*, un chant populaire espagnol dont elle a ralenti le tempo à l’extrême. Né de la lutte d’un pays contre l’armée napoléonienne (1808-1814), il a été repris par les républicains durant la guerre civile contre les troupes de Franco (1936-1939). D’ordinaire enlevé, il ressemble soudain à une marche funèbre, avec des *r* qui roulent comme des baguettes sur un tambour. « ¡Viva la Quince Brigada! Rumba la rumba la rum bam bam. » C’est un chant de douleur et d’espoir mêlés, telle la vie de tous ces exilés auxquels la chanteuse a voulu rendre hommage dans son spectacle, *Bouches cousues*, présenté aux Bouffes du Nord.

Ce récital n’a rien d’un banal tour de chant dans la carrière d’Olivia Ruiz. Il rassemble les pièces de son héritage familial – trois de ses grands-parents sont nés en Espagne. À travers une sélection du répertoire ibère des années 20 à nos jours, assortie de ses propres chansons réarrangées, elle explore des racines évidentes, mais longtemps tenues à distance par ses aïeuls. Parce qu’il avait fallu faire profil bas en arrivant en France, à la fin des années 30, lorsque les insultes fusaient contre ces « Espagnols qui puaient » ; parce que l’avenir était ici désormais. « *Mon frère et moi avons souvent posé des questions. Sans obtenir aucune réponse.* » Le silence en guise d’histoire est rarement suffisant.

L’Espagne colore depuis toujours la musique d’Olivia Ruiz, jusqu’à changer le timbre de sa voix lorsqu’elle en chante la langue. Celui-ci se fait plus profond, moins gouailleux. Jusqu’à présent, elle s’y était aventurée sous la forme d’escapades dans ses disques, de *J’aime pas l’amour* (2003) au récent *À nos corps-aimants* (2016). Olivia Ruiz y plaçait toujours une adaptation, *Malagueña, La molinera*, souvent en duo avec son musicien de père, Didier Blanc. En 2016, elle avait entamé un premier

retour via la danse et une collaboration avec le chorégraphe Jean-Claude Gallotta. Le spectacle, réussi, s’appelait *Volver*, « revenir » en castillan. Conçu il y a deux ans, *Bouches cousues* approfondit ce travail de mémoire. Le résultat s’apprécie d’autant qu’il arrive après le succès remarquable du premier roman de la chanteuse, *La Commode aux tiroirs de couleurs* (éd. JC Lattès, 2020) : trois cent mille exemplaires vendus, un tirage poche en cette rentrée. Il a pourtant fallu lui arracher l’ouvrage des mains. « *Sans mon éditrice, j’y serais encore, car je ne m’estimais pas légitime, bien sûr. Mais elle avait passé tant de temps à me relire et à me soutenir que je ne pouvais pas l’abandonner. Finalement, cette culpabilité est devenue mon moteur* », résume-t-elle.

« MAIS CE N’EST PAS DU TOUT NOUS ! »

Sa fresque historique raconte le destin et la descendance de trois sœurs orphelines, filles d’un couple de républicains espagnols, exilées lors de la Retirada (la retraite des troupes, en 1939). Une fiction façon patchwork, nourrie de documentation de souvenirs de son enfance entre Marseillette et Narbonne, de figures proches dont Olivia Ruiz a pris soin de mélanger les caractères pour que personne ne se reconnaisse vraiment. « *Mais ce n’est pas du tout nous !* » s’est écriée sa mère en lisant le livre. Elle était presque déçue. Magie de l’écriture en prêchant le faux de la fiction, Olivia Ruiz a fait resurgir quelques vérités familiales, par des chemins détournés : « *Lorsque mon livre a été traduit en espagnol, un cousin m’a appris que ma bisaïeule et ses filles, dont ma grand-mère, avaient réellement vécu la Retirada, alors que je pensais avoir romancé le début de l’histoire. Elles ont fréquenté les camps de Saint-Cyprien et d’Argelès. Pour protéger ses enfants du froid, mon arrière-grand-mère les enterrai dans le sable, une technique connue des réfugiés. Mon père le savait, mais l’avait oublié. Les bouches sont cousues différemment selon qu’on est retourné ou non au pays.* » Chez Olivia Ruiz, même la langue avait disparu : « *Je l’ai apprise au collège et quand, toute fière, je parlais espagnol à mes grands-parents ils me répondaient en français. La bonne blague.* »



« En voyant cette photo [celle, du petit Alan Kurdi, retrouvé mort noyé sur une plage de Turquie en 2015], je suis restée interdite. J’ai pensé que je n’écrirais plus jamais pareil. »

S’ils s’abreuvent à la même source, au même besoin viscéral de savoir avant que la mémoire ne s’efface, le spectacle et le livre ne se ressemblent pas. Ils se sont en revanche construits en parallèle dans l’imagination de la chanteuse à partir d’un moment crucial : la découverte de la photo du petit Alan Kurdi en 2015, mort sur une plage de Turquie parce que ses parents avaient fui la guerre en Syrie. Le jour de sa publication, Olivia Ruiz sortait d’un studio d’enregistrement : « *Je venais de terminer mon album À nos corps-aimants, dans lequel j’abordais la question de la maternité, entre autres, et en voyant cette photo je suis restée interdite. J’ai pensé que je n’écrirais plus jamais pareil, qu’il me fallait aborder les sujets qui me hantaient, sans me focaliser sur mon nombril, mais, à l’inverse, partir de mon intime pour toucher à l’universel, parler de choses qui font mal, ou honte, à d’autres que moi.* »

Sur le grand écran en fond de scène défilent des archives d’actualités des années 30, des rayons de lumière décomposée, la houle de l’océan. Sur un

voile translucide, des citations de l’écrivain André Gide (1869-1951), du psychanalyste Boris Cyrulnik rythment le récit. De la colère initiale – je veux savoir – à l’apaisement final – l’acceptation et l’hommage au courage de ses ancêtres. Le même que celui des exilés d’aujourd’hui : « *Je n’ai pas voulu imposer une vision des choses, mais j’avais besoin de légitimer la place du migrant. J’espère que cette ouverture se ressent.* » Parmi les chansons de son répertoire, elle a entre autres choisi *Six Mètres*, dont les paroles, métaphore sportive et critique grinçante de l’esprit de compétition, sont signées du chanteur et poète Allain Leprest, mort en 2011. Elle lui avait rendu visite alors qu’elle vivait mal l’isolement dans lequel l’avait plongée le succès de *La Femme chocolat*, en 2005 : « *Je lui ai parlé de mon envie de retrouver l’esprit collectif des débuts. Quelques jours plus tard, il m’envoyait ce texte sublime.* » Il se termine ainsi : « *S’y mettre, plus qu’à s’y mettre/Plus qu’à s’y mettre.* » – **Odile de Plas**
Photo : **Yann Rabanier** pour **Télérama**

« Bouches cousues »
| Jusqu’au 23 octobre
| Du mar. au sam. 20h30
| Bouffes du Nord, 37 bis,
bd de la Chapelle, 18^e
| bouffesdunord.com
| 23-36€.

DISTRIBUTION

Chant **Olivia Ruiz**

Guitare, ukulélé **Vincent David**

Nyckelharpa, tiple, charango, scie musicale **Franck Marty**

Claviers, trompette, trombone **David Hadjadj**

Contrebasse **Mathieu Denis**

Régie générale **Dominique Briand**

Régie son **Wilfried Simean et Vincent Domenichini**

Régie lumière **Sylvain Murat**

Régie vidéo **Maxence Presenti**

Montage images **Karine Morales et Marine Ottogalli**

Création vidéo **Karine Morales**

Création lumière **Dimitri Vassiliu**

Images d'archives **INA/Institut Jean Vigo**

MENTIONS OBLIGATOIRES

Production **Astérios Spectacles**

Mise en scène **Jérémie Lippmann**

Création en association avec **le Théâtre + Cinéma - Scène nationale Grand Narbonne**

Reprise de création avec le soutien du **Théâtre Molière, Sète, Scène Nationale Archipel de Thau**

Avec le regard bienveillant de **Julien Bouffier**